

**Cultures -**

Article paru le 17 octobre 2006

**Imprimer**  
**Fermer****CULTURE****Une autre façon de danser pour l'Afrique**

---

Inauguration . La Termitière va ouvrir à Ouagadougou au Burkina sous la direction des danseurs Seydou Boro et Salia Sanou, actuellement en résidence à la scène nationale de Saint-Brieuc. Salia Sanou (trente-sept ans) et Seydou Boro (trente-huit ans), actuellement en résidence à la scène nationale de Saint-Brieuc, ont présenté à Créteil Un pas de côté, sur la musique des interprètes de l'ensemble Ars Nova, qui, surprise, dansent également (1) ! Ces deux chorégraphes, à la tête de la - compagnie Salia nī Seydou fondée en 1995, ne cessent depuis de faire la navette entre la France et leur pays natal, le Burkina. Ils incitent à l'émergence de la danse contemporaine en Afrique. Sous peu, ils inaugureront, dans la banlieue de Ouagadougou, un centre de développement chorégraphique, baptisé la Termitière. Salia Sanou et Seydou Boro, ont répondu à nos questions dans un petit café près de Montparnasse.

En quoi consiste Un pas de côté ?

Salia. C'est l'histoire d'une rencontre entre le compositeur et percussionniste, Jean-Pierre Drouet et notre propre recherche. L'enjeu consiste à réaliser un pas de côté de part et d'autre. Il s'agit de laisser nos habitudes aux vestiaires. Normalement, nous travaillons avec des - musiciens africains. Cette fois, la présence d'un piano, entre autres, parmi les instruments, oblige le corps à réagir différemment.

Seydou. Aujourd'hui des disciplines différentes se croisent sur le plateau. C'est nécessaire. C'est aussi une façon d'éviter la scission entre les pratiques.

Salia. La musique jouée par des musiciens, ce n'est pas seulement du son. C'est aussi une personne qui respire, qui bouge, derrière son instrument...

Vous allez prochainement diriger la Termitière, un centre de développement chorégraphique à Ouagadougou. N'est-ce pas rare, en Afrique, qu'un centre voué à la formation à la danse contemporaine voie le jour ?

Salia. En effet. Le centre ouvrira ses portes le 16 décembre, moment où débutera le festival Dialogue de corps que nous avons mis sur pied il y a six ans. Ce sera un lieu d'échange et de formation. Les jeunes chorégraphes - il y en a beaucoup - pourront - enfin y présenter leur travail, car à part six ou sept compagnies internationalement reconnues, la plupart des autres sont sans feu ni lieu. Il s'agit aussi d'offrir la Termitière à la jeunesse. Les enfants ne connaissent plus les danses qui font pourtant partie de leur tradition. Nous avons donc pensé mettre à la disposition du plus grand nombre un espace de conservation et de visionnage des danses traditionnelles, à côté d'autres axés sur la danse d'aujourd'hui. Autre élément : les compagnies pourront être diffusées par le biais du centre. Déjà grâce à Dialogue de corps, quatre compagnies venues d'Afrique du Sud, du Cameroun, du Kenya, de - Tunisie, du Maroc, mais aussi de France, d'Allemagne, de Suisse, seront programmées chaque soir. À la faveur de cette confrontation, nous voulons former le public africain à ce qui se danse à présent ici et là. Nos spectateurs sont de plus en plus nombreux.

Seydou. Le public africain a besoin d'être sensibilisé à cet art-là. Il y a, bien sûr, des résistances.

Lesquelles ?

Seydou. Beaucoup croient que la danse contemporaine n'est qu'un produit européen. Du coup, la danse africaine semble devoir être cantonnée à la tradition, que les gens pourtant, sauf exception, ne connaissent plus. Cela est lié à l'histoire. L'Afrique est envahie par tous les produits, y compris culturels, de l'Occident. Les Africains ne savent plus qui ils sont.

Salia. Tout va tellement vite. Dans certaines régions les gens n'ont pas d'eau potable mais tous possèdent un téléphone portable. On passe du coq à l'âne. Cette prétendue modernité est en réalité très superficielle, car tout peut à tout moment s'écrouler. Nous sommes payés

en France, où nous sommes actuellement en résidence mais nous voulons asseoir de nouvelles choses là-bas.

Quelles difficultés rencontrez-vous ?

Seydou. Nous voulons répertorier toutes les danses traditionnelles. C'est très compliqué. Il y a plus de soixante-trois ethnies différentes au Burkina. Chacune possède son propre protocole et ses pas de danse. Il faut valoriser tout ça afin que chacun comprenne d'où il vient.

Salia. La modernité est fondée, par exemple sur le ballet mais dans les villages d'autres formes de danse existent qui sont porteuses de sens. Robyn Orlin par exemple, ou Boyce Cekwana mettent la couleur de la peau au centre de leur oeuvre, tandis que les chorégraphes d'Afrique de l'Ouest se préoccupent de la colonisation avec une volonté de retour à la tradition, car ils ont encore ce type de repère à leur disposition.

Seydou. Avant, les oeuvres de chorégraphes africains aussitôt créées partaient en Europe, aspirées par le marché extérieur. Grâce à la Termitière, nous allons tenter de renverser la vapeur.

Salia. La danse africaine, avant, c'était une famille, hiérarchisée, avec un chef, chacun étant tenu en laisse. Aujourd'hui, une compagnie ce n'est plus vingt danseurs permanents pendant vingt ans ! La Termitière est soutenue par la ville de Ouagadougou, la coopération avec la France, et surtout le ministère de la Culture du Burkina qui met le bâtiment à notre disposition, se charge de tous les frais fixes. La formation comprend : danse contemporaine, africaine, traditionnelle, modern jazz, buto, techniques vocales, jeu de l'acteur, jeu du masque. Les enseignants viendront du monde entier.

Et vous, d'où venez-vous ?

Seydou. Je suis né ici. Mon père était officier dans l'armée, ma mère ménagère. J'ai rencontré Salia à l'école de théâtre de Ouagadougou, puis nous avons fait la connaissance de Mathilde Monnier quand elle a créé Pour Antigone, en Afrique.

Salia. Je suis né dans un village au sein d'une famille de paysans. J'ai beaucoup pratiqué les danses traditionnelles. J'ai également un diplôme pour être inspecteur de police, mais l'appel du corps et de la danse a été plus fort. Ce qui a désolé ma famille. Quand tu dis que tu es danseur en Afrique, les gens ne comprennent pas. Ils te traitent de marabout, car tout le monde danse ici. Pour beaucoup, ce n'est pas un métier méritant une fiche de paye. Pourtant les choses ont évolué depuis quinze ans. Des décisions ont été prises à l'Assemblée pour que les danseurs, musiciens et comédiens aient le statut d'artiste.

(1) C'était à la Maison des arts de Créteil.

Entretien réalisé par Muriel Steinmetz